

Adeptes d'une autre apiculture, ils essaient en Suisse.

Article paru dans « La Gruyère ». Par Jean Godel, le 26.11.2019

Tout s'est fini par une standing ovation. Il paraît que c'est chaque fois la même chose avec Torben Schiffer. Samedi à l'institut agricole de Grangeneuve, ils étaient plus de 200 apiculteurs venus de toute la Suisse, de France et d'Allemagne applaudir le biologiste hambourgeois au terme d'une conférence marathon dans un auditoire bondé.

Des pavés dans la mare qui éclaboussent 150 ans d'apiculture conventionnelle. Le biologiste allemand avait pourtant prévenu qu'il ne venait pas pour faire la morale mais pour présenter le fruit de ses observations scientifiques. « Vous aimez tous vos abeilles et leur voulez du bien, je le sais bien. » N'empêche, son plaidoyer ne laisse pas indifférent : « on m'appelle 'Polarisator' sourit-il. Sans doute plusieurs apiculteurs n'ont pas été convaincus. Ceux-là n'ont pas pris la parole. Mais beaucoup ont été ébranlés voire confortés dans leur malaise face à l'apiculture conventionnelle.

Apiculture intensive

En fait, Tobias Schiffer oppose à l'apiculture intensive, focalisée sur la production de miel dans des ruches, la protection des abeilles mellifères sauvages.

Lesquelles, « contrairement à ce que l'on dit », non pas disparu de Suisse, mais se cachent dans les cavités des grands arbres. Même si, sur les 600 espèces d'abeilles sauvages recensées en Europe, la moitié est menacée d'extinction ou sur liste rouge.

Lui considère que les abeilles sont le troisième animal de rentes après le bœuf et le porc. Mais contrairement à ceux-ci, elles jouent le rôle, essentiel pour l'humanité, de pollinisatrices.

« Et l'on nous dit que sans l'aide de l'homme, elles disparaîtraient ? C'est comme promettre la fin des sangliers si l'on ne traite plus les porcs aux antibiotiques. Lorsqu'on libère des ruches, les abeilles domestiques adoptent rapidement le comportement de leurs cousines sauvages.

Une autre hérésie à ses yeux est le pillage du patrimoine génétique des abeilles constitué au fil de 45 millions d'années d'évolution. Et ce pour répondre aux seuls critères de l'homme, focalisé sur la production de miel. « Depuis 150 ans, on puise ce qui nous arrange et les abeilles perdent leurs capacités d'adaptation qui ont assuré leur survie depuis des millions d'années. »

Torben Schiffer n'a pas de mots assez durs contre la sélection des reines en vue d'obtenir des races pures, souvent basées sur de simples critères esthétiques. « C'est un écocide qui se fait en toute impunité. » D'où son appel à une stricte réglementation.

Sa diatribe contre le mode de détention en ruches conventionnelles n'est pas moins virulente. Souvent posées au sol, sujettes à la moisissure, bien trop minces et trop volumineuses, ces ruches sont de vraies passoires thermiques. Résultat : les abeilles s'épuisent à récolter du nectar pour tenter de les maintenir à la bonne température. « Bien souvent, il y fait aussi froid que dehors. C'est là le plus grand facteur de sélection des abeilles. »

Par leurs proportions les cavités de souches offrent, au cœur des grands arbres, des conditions idéales. La température y reste constante et la moisissure absente, malgré l'humidité. C'est que la propolis, ce 'mortier' aux propriétés antiseptiques, y est abondante et confère à l'atmosphère un effet stérilisateur. Les abeilles elles-mêmes créent des courants intérieurs et sèchent les parois en absorbant l'humidité. Autant d'actions montrées par des images tournées avec une caméra endoscopique.

Stratégie contre le varroa

Mais qu'en est-il du varroa ? Selon le chercheur allemand, les abeilles sauvages ont développé des stratégies efficaces. D'abord, elle s'épouillent entre elles et tuent le parasite, comme le montrent d'étonnantes images de varroas littéralement croqués par elles (70 % de ceux retrouvés morts). Et puis la cavité de souche constitue un écosystème complet, fourmillant d'une microfaune au cœur de laquelle se cache le scorpion des livres.

Ce parasite, qui vit là en symbiose avec l'abeille, est capable de sucer un varroa tout en maintenant deux autres dans ses pinces, prêt à être servis ! La vidéo de ce festin, tournée au microscope, disponible sur YouTube, a fait son effet... « On autorise l'acide formique alors que c'est notre sélection qui a produit des abeilles victime du varroa », tonne le biologiste. Qui n'hésite pas à parler de 'torture'.

Pour comprendre les compétences des abeilles, il faut donc sortir des ruches. « Et s'interroger sur les problèmes liés à leur mode de détention avant, par exemple, d'accuser l'agriculture. »

Surtout il faut montrer qu'il existe des alternatives. Et laisser aux apiculteurs la liberté de se former. Des initiatives essaient en Europe, en Australie ou aux États-Unis. La *beekeeping revolution* serait en marche !

En Suisse l'association Free the bees, basée à Montévrax, ferait œuvre de pionnière. Elle offre notamment une solution à ceux qui ne veulent pas se priver de miel - car là est tout l'enjeu. Il s'agit d'une reproduction de cavité d'arbre baptisé Schiffer-tree, car conçu par Schiffer. Une ruche dont les plans sont en open source. Son rendement est moindre, certes, mais sans surexploitation, les abeilles ne s'en portent que mieux. Et pour Torben Schiffer, l'essentiel n'est pas la production de miel, mais tout simplement notre survie.

www.freethebees.ch

<https://beenature-project.com>

Commentaires :

Serge Jemmely, président de la Fédération fribourgeoise d'apiculture :

Ce que Torben Schiffer dit est vrai. Mais ce sont des problèmes connus des apiculteurs, notamment s'agissant des ruches : sans doute que ce n'est pas là où les abeilles sont le mieux. Sur le plan de la sélection aussi, on ne va pas nécessairement dans la bonne direction, comme pour les animaux de rente ou les végétaux. Mais il faut savoir ce que l'on veut : protéger la biodiversité ? Alors on ne produit pas de miel. Le problème est là : si l'on veut produire du miel, on n'a pas d'alternatives. Car si l'on ne traite pas en automne, on n'a plus rien au printemps. Je suis le premier à prendre une ruche 'Schiffer-tree' mais il faut être sûr de ne pas propager des maladies. Et il faudra modifier la loi, car l'inspecteur cantonal est censé brûler les ruches qu'il ne peut pas ouvrir pour contrôler.

Erina Panchaud, Serice de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires.

La cheffe de section santé animale du SAAV reconnaît un côté 'novateur et quelque peu atypique' à cette conférence : 'Elle a lancé certaines réflexions et suggéré des pistes qui, comme l'a souligné Torben Schiffer lui-même, ne peuvent être appliquées en un jour. Les apiculteurs doivent d'abord digérer ces informations. A chacun de faire son choix pour autant que la détention des abeilles satisfasse à la législation et où l'apiculteur propose une solution pour les examens obligatoires. Cela dit, le SAAV a déjà une certaine expérience avec diverses associations pour permettre à l'inspecteur des ruchers de procéder à un contrôle officiel